

N°31 - NOVEMBRE - DÉCEMBRE 2025 - WWW.NICE24.FR

Le magazine

#ILoveNice



Nice se met à l'ouvrage

NICE LES A (AUSSI) INSPIRÉS

« Toute la baie des Anges s'ouvrait devant Sylvia et moi avec ses trous d'ombre et ses lumières plus vives, par endroits. Des projecteurs éclairaient les rochers et la pièce montée du monument aux morts au pied de la colline du Château. Là-bas, le jardin Albert-1^{er} était illuminé ainsi que la façade blanche et le dôme rose du Negresco »



Patrick Modiano
« Dimanches d'août »



Patrick Mauriès
« Nietzsche à Nice »

« Cette magnifique plénitude de lumière a sur moi, mortel très supplicié (et souvent désireux de mourir) une action quasi miraculeuse »

« Qui dira l'irrésistible séduction de cette Méditerranée à peine plissée par le vent ? »



Théodore de Banville
« La Mer de Nice »



Guy de Maupassant

« Nice qui dort sous un ciel de soie rose, et la mer, impassible, semble un miroir d'acier bleui posé pour refléter la splendeur du jour »

LES LETTRES DE NOBLESSE

Comment pouvait-il en être autrement ? Comme une évidence, Nice a été une source d'inspiration intarissable pour les écrivains. Des auteurs qui ont dessiné la ville en utilisant leurs stylos comme des peintres l'ont immortalisée à l'aide de leurs pinceaux.

Une cité mise en lumière, prise dans les faisceaux littéraires des plus grands.

Tous les sens en éveil, ils nous ont emmenés sur la colline du Château pour en prendre plein les mirettes avec cette vue imprenable sur la Méditerranée, nous ont baladés à travers les rues étroites du Vieux-Nice, afin de nous faire partager les senteurs épicées des étals ou les échanges en nissant de nos aînés. Quel bonheur, aussi, de pouvoir toucher par procuration les fruits et légumes du Cours Saleya et les poissons « tout frais pêchés ».

Ils ont aussi croqué la cuisine niçoise pour nous donner envie de mieux la déguster, saveurs si particulières aussi chères à nos papilles qu'à nos cœurs.

À notre tour d'écrire quelques lignes sur ces écrivains qui ont aimé – et aiment encore – Nice. Un hommage à ceux qui y sont nés, ceux qui y sont morts. Ceux pour qui notre cité fut une terre d'asile, de refuge. Ceux qui y ont étudié, y ont vécu leur enfance, leur adolescence ou le reste de leur existence.

Une chose est sûre, tous, ceux définitivement installés ou simplement de passage, tous ont, un jour, jeté l'encre pour décrire leur attachement, leur amour pour Nice.

Une balade littéraire, une symphonie des mots jouée par un orchestre d'écrivains qui se sont mis à la baguette pour chanter les louanges de notre cité.

Voici la liste (non exhaustive évidemment) de ces auteurs qui ont mis Nice à l'ouvrage...

L'INCUBATEUR DE TALENTS LITTÉRAIRES

Les meilleurs écrivains ont trempé leurs plumes dans les encriers du lycée Masséna.

Outre ceux déjà cités par ailleurs (Max Gallo, Jean-Marie Le Clézio, Bernard Morlino, Louis Nucera, Didier van Cauwelaert), Guillaume Apollinaire, considéré comme l'un des poètes français les plus importants du XX^e siècle, auteur de poèmes tels *Zone*, *La Chanson du mal-aimé*, *Le Pont Mirabeau*, y échoue à son premier baccalauréat, préférant sécher les cours pour aller à la bibliothèque dans le Vieux-Nice. C'est encore à Nice, le 5 décembre 1914, au centre de recrutement militaire de Nice, situé à côté de l'Église du Vœu qu'il s'engage dans l'armée française pour partir à la guerre.

Romain Gary, évidemment, fait partie de ces écrivains mythiques formés à Masséna. Il se distingue au lycée, en classe de français, obtenant en 1929 le premier prix de récitation et en 1931 et en 1932 celui de composition française. Une première réussite pour le fabuleux destin que lui promet sa mère, Mina Owczyńska, prête à tous les sacrifices pour son fils. Cet amour maternel, inconditionnel, sera le point de départ de son ouvrage, dans lequel il fait le récit de son enfance et de sa jeunesse auprès d'elle, de ses efforts aussi pour faire coïncider sa vie « avec le rêve naïf de celle qu'il aime ». Une plaque commémorative a été dévoilée devant l'immeuble « Les Pervenches », au 7 boulevard François Grosso, là où il a vécu à Nice. La famille Kessel est installée au 3 rue Auber. Joseph, s'il a fréquenté les bancs du lycée, à 16 ans, est infirmier brancardier à l'hôpital installé à l'hôtel Impérial de Cimiez. Un élan patriotique qu'il confirme durant la Seconde Guerre mondiale : Joseph Kessel s'engage dans la Résistance puis rejoint les Forces Aériennes Françaises Libres à Londres. Avec son neveu Maurice Druon, il est l'auteur des paroles de l'Hymne de la Résistance : le « Chant des Partisans ».

Citons quelques ouvrages de ce romancier, grand reporter, aventurier, résistant et académicien français : « Belle de jour »,

« Les Cavaliers », ou encore « Le Lion ». Il est élu à l'Académie française en 1962.

Autre grand de la littérature, Jean d'Ormesson, arrive avec sa famille dans un appartement modeste du Mont-Boron en juillet 1941. Il s'inscrit alors en terminale philo au lycée Masséna.

« L'État français avait imposé l'enseignement de la cosmologie. Comme c'était une consigne Vichy, je refusais de l'appliquer ! Et je ne rendais aucun devoir. Au bac, j'ai eu 2 sur 20... » Jean d'Ormesson refuse également de « chanter Maréchal, nous voilà au début de chaque cours ». En novembre 1942, Nice étant occupée, sa famille décide alors de quitter Nice. Le prolifique écrivain, journaliste, directeur général du Figaro et philosophe français est élu à l'Académie française en 1973.

De l'aveu même de l'auteur de la saga familiale des Malaussène, Daniel Pennac, de son vrai nom Pennacchioni, il est un cancre, victime d'une dysorthographe enfantine qu'il raconte dans son essai « Chagrin d'école », et pour lequel il a reçu le prix Renaudot en 2007. Et même s'il a obtenu le baccalauréat puis une maîtrise ès lettres à Nice, cet élève honteux, mal dans sa peau, explique avoir été sauvé par des professeurs lors de son passage à Masséna. « Une historienne, M^{lle} Gigliormini, M. Baldenweg, l'incarnation des mathématiques, en philosophie, M. Seignon. Le professeur d'histoire, M. Beaumont... »

Mais si, en réalité, c'était l'amour qui l'avait sauvé ? Cette première passion inoubliable qu'il a rencontrée au lycée Masséna de Nice ? « Je redoublais ma terminale et je suis tombé amoureux d'une élève d'hypokhâgne.

Nous avons passé cinq ans ensemble. C'est la première fois où j'ai dit "je t'aime" ». La vie, l'amour, la mort aussi, celle de son frère, en 2007, narrée dans « Mon frère », autant de thèmes qui marquent l'œuvre de cet écrivain à cœur ouvert ! L'éclectique Joann Sfar auteur de bande dessinée, illustrateur, romancier, acteur et réalisateur niçois a forcément été marqué par sa jeunesse dans notre cité. Et, bien évidemment, par son passage au lycée Masséna. Ainsi, plus tard, il illustrera le livre « La promesse de l'aube » de Romain Gary, qu'il a découvert sur les bancs fréquentés par les deux auteurs. Nice, le lycée, le quotidien, l'antisémitisme, autant de sources d'inspiration qui marquent son œuvre...



LE SAVIEZ-VOUS ?

Romain Gary est le seul auteur à avoir obtenu deux fois le prix Goncourt, en 1956, sous le nom de Romain Gary, pour « Les Racines du ciel », et en 1975, sous le pseudonyme d'Émile Ajar, pour « La Vie devant soi ».

ILS SONT NÉS À NICE

Bernard Morlino

Journaliste, biographe, mémorialiste, blogueur... N'en jetez plus ! Et pourtant, un mot, un seul, pourrait résumer Bernard Morlino : nissart ! Et pur jus...

De sa maman, il a hérité d'une vieille famille niçoise. De son père Marcel, une haine pour le fascisme et le totalitarisme. Quant à son grand-père, le docteur François Ricolfi, chirurgien des hôpitaux de la ville, il fut maire de Nice avant d'être radié par le régime de Vichy parce qu'il refusa d'appliquer les lois d'exclusion des Juifs. Rien de surprenant donc que ses ouvrages sentent bon la pissaladière et soient écrits à l'encre rouge et noir, lui qui vole avec les Aiglons depuis tant d'années.

Bernard Morlino est un « Very Nice », le titre de son livre sur l'histoire de l'OGC Nice et du stade du Ray, lieu qui a guidé ses premiers pas mais aussi ses premières amours.

Dans les années 60, le petit Bernard griffonne déjà son cahier Clairefontaine, s'inventant un destin journalistique inspiré par Julien Giarrizzi de Nice-Matin. Il y inscrit les noms de « Papa » Barrou, Maurice

Serrus, Charly Loubet puis Roger Jouve, Jean-Noël Huck, Jean-Marc Guillou et autres Dominique Baratelli, Marco Molitor, Roger Ricort, René Marsiglia... Le Gym lui enseigne l'antiracisme, l'audace, la solidarité et le courage.

Des valeurs essentielles qui le ramènent à l'envi vers le passé. Ses racines.

Nice... Pourtant, Bernard Morlino n'est pas simplement un nostalgique. Il est

aussi, et surtout, un romantique.

Il est un enfant du Ray. Un fan du football total de Cruyff plutôt qu'un aficionado du Catenaccio d'Herrera.

Passé lui aussi par le lycée Masséna avant d'accomplir la grande carrière qu'on lui connaît, il a créé un prix à son nom. Mais il fut surtout lauréat, entre autres grandes distinctions littéraires, du Cougourdon d'honneur du Mesclun, en 2003, remis par les Niçois de Paris, en présence de Maurice Druon qui fit un discours. Et si c'était ça la vraie consécration pour un Nissart ?

Jean-Claude Lattès

Il poussa son premier cri, en nissart, le 3 septembre 1941. Fils d'Alfred Lattès, dit Fred, marchand de tissu et figure de la ville, Jean-Claude fut même conseiller municipal de 1965 à 1977 avant de voguer vers l'édition. Il crée ainsi une maison à son nom en 1972 qui publiera plus de 2 000 ouvrages dont « Le sac de billes » de Joseph Joffo et Le vent du soir de Jean d'Ormesson, deux auteurs que nous évoquerons plus loin. Si Jean-Claude Lattès a également écrit plusieurs livres, il fut en effet un « découvreur de talents » immense.

« Celui qui regarde est moins important que ceux qu'il regarde ».

La devise de supporter de Bernard Morlino

Didier van Cauwelaert

Jean-Marie
Gustave Le Clézio

Jean-Claude Lattès

Bernard Morlino

Louis Nucera

Louis Nucera

Louis Nucera est un très grand ami de Bernard Morlino, qui lui a dédié son ouvrage « Achevé d'imprimer ». Un proche avec lequel il partageait la même passion : le cyclisme.

« Je suis venu au monde à l'ombre précaire d'une bicyclette suspendue entre ciel et terre ». Voilà la phrase mentionnée par Louis Nucera en ouverture du livre « Mes rayons de soleil ».

« Ma mère racontait que tout petit, si on voulait que je me tienne tranquille, il suffisait qu'on me donne du papier et des crayons. J'ai continué ».

Louis Nucera dans
« Avenue des Diables-Bleus »

Il a laissé, ce jour-là, une immense peine. Mais il a légué aussi une œuvre formidable composée de récits d'une profonde humanité, d'une sensibilité méditerranéenne et d'un regard sincère sur la vie, les gens et les routes du monde.

Louis Nucera était un écrivain profondément enraciné.

Il était notre Antoine Blondin niçois. Un poète du vélo, un artiste des mots. Récipiendaire du prix Interallié en 1981, du grand prix de littérature de l'Académie française en 1993 et du prix du roman populiste en 2005 pour l'ensemble de son œuvre, Louis Nucera faisait partie des plus grands. Pour honorer sa mémoire, la ville de Nice a donné son nom à la bibliothèque Louis Nucera, située à proximité de la place Garibaldi, inaugurée en 2002. D'abord inhumé au cimetière de Caucade, il repose, depuis le 9 août 2019, au cimetière du Château.

Jean-Marie Gustave Le Clézio

Né à Nice le 13 avril 1940, Jean-Marie Gustave Le Clézio, écrivain « de culture mauricienne et de langue française » comme il se définit lui-même, est certainement l'un des auteurs les plus talentueux et reconnus de sa génération. Inspiré des voyages et de différentes cultures et ethnies, il publie des romans basés sur l'onirisme et le mythe. Formé au lycée Masséna, comme beaucoup d'autres (lire par ailleurs), puis au collège littéraire universitaire à Nice. Dans la bibliothèque de cette université où il partage triomphalement la lettre des Éditions Gallimard lui accordant l'impression de son premier roman « Le procès-Verbal », pour lequel il reçoit le prix Renaudot.

Il est seulement âgé de 23 ans : du jamais vu ! Quelques années plus tard, en octobre 2008, le Prix Nobel de Littérature est décerné à Le Clézio. Enfin, c'est à Nice, où il a passé son adolescence, que l'écrivain découvre l'une de ses grandes passions : le cinéma !

« Sur le port flottait un nuage d'odeurs exquises qui faisaient battre le cœur de tout jeune garçon rêvant d'aventure »

JMG Le Clézio dans « Préfaces », 1860-1960, Nice – cent ans.

Didier van Cauwelaert

Didier van Cauwelaert aurait pu ne jamais écrire une ligne. Mort dès son premier cri, le 29 juillet 1960 à 21 heures. « Je décède une minute plus tard, étranglé par mon cordon ombilical. Heureusement, l'accoucheur finit par faire repartir mon cœur. Est-ce la raison pour laquelle je n'ai jamais eu peur de la mort, mais d'une vie insuffisamment remplie de rêves menés à bien ? », écrit-il sur son site officiel. Ainsi débute la construction du romancier de la reconstruction...

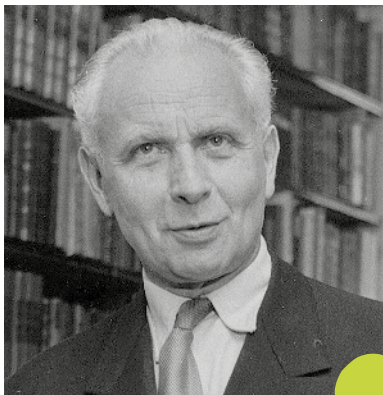
À huit ans, en mai 68, alors que le pays a des revendications, lui n'en a qu'une pour sauver son père, suicidaire après un accident qui l'a laissé invalide : « J'envoie Mortellement vôtre aux éditions Gallimard, avec un slogan alléchant pour la couverture : "Le premier roman policier écrit par un enfant de 8 ans". Si j'ai décidé d'être le plus jeune écrivain publié au monde, ce n'est pas une question d'ego, mais de survie. Je veux faire quelque chose d'extraordinaire qui donnera envie à mon père de rester sur terre, même en fauteuil roulant. Les éditeurs refuseront pendant douze ans chacun de mes romans, mais la chirurgie sauvera mon père, pionnier de la greffe de hanche ».

Jean-Marc Roberts ouvre enfin les yeux. « Il accepte en 24 heures, à vingt ans et des poussières. Je reçois le prix Del Duca des mains de Maurice Schumann, la voix de la France libre sur Radio-Londres pendant la guerre. Sous le chapiteau du Salon du livre de Nice, il prononce un éloge où il me conjugue au passé, comme si j'étais mort ».

Heureusement, Didier est bien vivant. Il décroche le Graal. Le Goncourt, « assez inattendu », pour « Un aller simple », jugé « trop drôle, trop iconoclaste ». Aujourd'hui, Didier van Cauwelaert a publié plus de quarante ouvrages et obtenu plus d'une quinzaine de prix. Il est certainement l'un des auteurs les plus appréciés et recherchés de notre époque.

« Si on se laisse aller au désespoir, on finit mangé par les rêves qu'on a vécus de travers ».

Didier Van Cauwelaert,
« Un aller simple ».



« Je suis mort en août 1918.

Ça va faire trente-huit ans que pour moi tout est fini »,

Louis Aragon, 1956
évoquant le 6 août 1918 à Couvrelles, quand il est enseveli vivant.

« Quand côte à côte nous serons enfin des gisants, l'alliance de nos livres nous unira pour le meilleur et pour le pire, dans cet avenir qui était notre rêve et notre souci majeur à toi et à moi. La mort aidant, on aurait peut-être essayé, et réussi à nous séparer plus sûrement que la guerre de notre vivant, les morts sont sans défense. Alors nos livres croisés, viendront, noir sur blanc la main dans la main s'opposer à ce qu'on nous arrache l'un à l'autre ».

Elsa Triolet.

Louis Aragon, la Résistance niçoise

Louis Aragon et sa muse Elsa Triolet, tout juste libérés de leur prison de Tours, avaient rejoint Nice. Là, ils avaient trouvé refuge avant d'entrer en Résistance, dans « deux cellules voûtées, blanches, semblables à deux coquilles d'œuf », selon les propres mots du poète.

Là, au 16 cité du Parc, aux Ponchettes, tout proche de la Promenade des Anglais, où Nice a inauguré, le 4 septembre 1994, une plaque-souvenir rappelant le lieu où ils ont vécu, ils effectuent un retour aux sources après un premier séjour fin 1940, à la suite de sa démobilisation, au 63, rue de France.

Là, enfin, où Aragon a trouvé une lumière intense, une lueur d'espoir en cette période sombre, un éclair de vie, tout simplement : dans les « yeux d'Elsa ». Sur cette terre d'exil, encore, il acheva « Le Témoin des Martyrs », en hommage aux fusillés de Châteaubriant. A Nice, il rencontra également Henri Matisse en décembre 1941, au palais du Régina, où le peintre s'est installé dans deux appartements du troisième étage. Aragon lui dit : « Monsieur, j'ai pensé faire de vous un roman ». Une amitié vient de naître et, pendant deux ans, les deux hommes se voient presque quotidiennement. Aragon et Triolet, sous les pseudonymes d'Elisabeth et Lucien Andrieux, mobilisent ensuite intellectuels, écrivains, médecins, juristes et tant d'autres de la zone sud afin de résister à l'occupant nazi. Communiste, dadaïste, combattant pour la liberté de la presse, Aragon met de côté ses préceptes pour un seul idéal : le patriotisme. Même le Général de Gaulle cite ses vers à la radio de Londres : « Je vous salue ma France... »

Le poète a toujours raison ! La flamme est l'avenir de l'homme. Libre. De la France. Libérée.

NICE, LEUR R

Quand Joseph Joffo, jouait aux billes

« Nice, c'est la ville où j'ai été libéré » ! Joseph Joffo, auteur du célèbre « Sac de billes », y raconte son enfance niçoise dans une France occupée par les Nazis. Avec son frère Maurice, ils sont envoyés par leurs parents en zone libre, au moment où l'occupant impose aux Juifs, en juin 1942, le port de l'étoile jaune.

Maurice et Joseph partent ainsi seuls un jour pour rejoindre leurs frères Albert et Henri à Menton après leur traversée de la ligne de démarcation sans encombre à Hagetmau.

Mais comment survivre à la répression quand, le 8 septembre 1943, la zone d'occupation italienne est envahie par les Allemands ? Comment échapper à la « chasse aux Juifs » menée depuis l'hôtel Excelsior où se sont installés la Gestapo et le sinistre Aloïs Brunner, chef du commando SS de Nice ?

Malice, courage et ingéniosité seront leurs principaux atouts mais, de l'aveu même de Joffo, ils ont été sauvés par deux hommes exceptionnels, « le curé de la Buffa et Monseigneur Rémond, l'évêque de Nice ». Le premier fournira ainsi des certificats de baptême catholique à Maurice pour que les deux garçons soient libérés des griffes de la Gestapo après avoir nié leur religion juive. La suite ? Il faudra lire ce chef-d'œuvre traduit en 18 langues, vendu en librairie à plus de 20 millions d'exemplaires dans 22 pays et adapté plusieurs fois au cinéma. Notons, enfin, que le roman débuté en 1973 par Joseph Joffo, a été refusé par quatre éditeurs avant d'être accepté par les Éditions Jean-Claude Lattès, un Niçois. Nice, c'est la ville où son talent littéraire a été libéré !

EFUGE

Le destin de **Serge Klarsfeld** a basculé

« Ma mère est revenue en pèlerinage, à Nice, là où nous avions été tous les quatre réunis, au 15 rue d'Italie. Elle a malheureusement succombé le lendemain. C'est donc à Nice que j'ai vu mon père et ma mère pour la dernière fois ».

Face à la répression, la famille Klarsfeld avait trouvé refuge à Nice, en zone libre. Mais leur vie a basculé le 8 septembre 1943 avec la « chasse aux Juifs » menée par Aloïs Brunner, chef du commando SS de Nice.

Le 30 septembre 1943, vers minuit, Arno, sa femme Raïssa et leurs deux enfants, Georgette et Serge, alors âgé de 8 ans, perçoivent le bruit des bottes arriver au 15 rue d'Italie.

La famille Klarsfeld, cachée dans un recoin, fait silence. « Ma sœur avait un peu de bronchite ; elle s'est mis une chaussette dans la bouche pour ne pas faire de bruit », se souvient Serge, avec une émotion toujours aussi vive.

Le danger est là. Perceptible. Terrifiant. Alors, n'y tenant plus, Arno quitte la cachette que le combattant valeureux de la bataille de la Somme en 1940, devenu résistant, avait confectionnée dans la penderie de la chambre, derrière une cloison de contreplaqué. « Où sont votre femme et vos enfants », interroge un Allemand. Arno répond : « Il y a eu une désinfection, ils sont partis à la campagne ». Mais le doute persiste. L'un des Allemands se rapproche de la cachette. Il rabat les vêtements sur la tringle. Et, presque un miracle, ne voit rien. « Entre la vie et la mort, il n'y a eu que l'épaisseur de quelques centimètres. Si le gestapiste avait touché la paroi, il aurait senti que c'était du bois et non de la pierre, et j'aurais fini à Auschwitz. Quant à mon père, il a embrassé la main de ma mère. Et il est parti ».

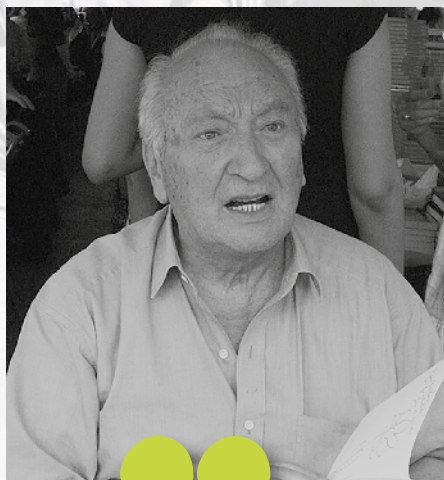
Dans ce camp de la mort où Arno perdra la vie lors de l'été 1944...

La famille Klarsfeld ? Aucun soulagement. Au contraire. « D'une certaine façon, je suis mort à ce moment-là, et en même temps je suis devenu un survivant... J'ai été sauvé par mon père, alors même que je le perdais à tout jamais », explique Serge, la voix toujours nouée.

Et pourtant, pas le temps de trop gamberger. Avec sa sœur et sa mère, ils doivent maintenant échapper à la traque...

La France libérée, après un voyage à Auschwitz, un devoir s'impose à Serge. Celui de la mémoire. Avec son épouse Beate et son fils... Arno, ils n'auront de cesse de retrouver les criminels nazis encore en vie. Il élabore également le Mémorial de la déportation des Juifs de France en retraçant, convoi par convoi, la liste, avec les noms, les prénoms, les dates et les lieux de naissance des déportés. Il s'attaque ensuite au Mémorial des enfants, afin de redonner une identité, un visage aux onze mille enfants déportés de France et assassinés dans les chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau.

Et puis, pour boucler la boucle, un retour aux sources, au 15 de la rue d'Italie. Là où une plaque est désormais apposée. Là où Serge Klarsfeld a vu son père et sa mère pour la dernière fois...



« Peut-être ai-je cru jusqu'à présent me sortir indemne de cette guerre mais c'est peut-être cela l'erreur. Ils ne m'ont pas pris ma vie, ils ont peut-être fait pire, ils me volent mon enfance, ils ont tué en moi l'enfant que je pouvais être... ».

Joseph Joffo, « Un sac de billes ».



« À la volonté des nazis de détruire et d'anéantir le peuple juif, nous, juifs, opposons notre volonté de mémoire juive, précise et intransigeante ».

Serge Klarsfeld.

LES ACADÉMICIENS

Max Gallo

Le 31 mai 2007, Max Gallo entre dans l'Histoire. Avec un H majuscule, comme il l'écrivait lui-même. Comme il l'enseignait, aussi, au lycée Masséna.

Ce jour-là, Max Gallo est élu, dès le premier tour de scrutin, au fauteuil numéro 24 de l'Académie française, succédant à Jean-François Revel.

Il est reçu le 31 janvier 2008, par Alain Decaux. Pas vraiment un hasard, comme Alain, Max raconte. La France. Les femmes



« J'écris pour qu'on ne puisse pas ensevelir les morts sous le silence et les assassiner ainsi une nouvelle fois. J'écris pour qu'ils revivent un jour ».

et les hommes qui l'ont faite. En réalité, chacun de ses ouvrages était un pan entier de l'histoire. Historien, bien évidemment, mais biographe également.

Chaque personnage important est passé sous ses fourches caudines. Sous sa plume alerte, acide, précise, des époques sont déclinées, souvent sous la forme de feuilletons.

Des ouvrages parfois romancés qui mettront aux prises Max et les ferrailleurs de tous poils.

On se souvient ainsi de la polémique née de sa participation – ou non – à l'écriture du fameux « Papillon », rac-

contant les souvenirs de l'ex-baignard Henri Charrière. Peu importe, Max Gallo est parvenu à s'évader de cette prison dans laquelle ses détracteurs voulaient l'enfermer. Son talent a creusé un immense tunnel vers la lumière, la reconnaissance du public, de ses pairs.

En politique, également, Max Gallo s'est extirpé des carcans dans lesquels on l'a cloisonné. Il est libre Max.

Parce qu'il connaissait le prix de cette liberté ! Fils de Résistant, Max Gallo a vécu l'occupation. Puis la libération de Nice. Comment, dès lors, ne pas consacrer sa vie, son œuvre, à l'Histoire ? C'était écrit...

Angelo Rinaldi

Angelo Rinaldi, comme son nom l'indique - ou presque - n'est pas Niçois mais Corse.

Et pourtant, son histoire et sa carrière ont débuté dans notre ville. A Nice-Matin, plus précisément, où il a rédigé « quelques papiers – dont l'un des premiers sur Max Gallo qui, bien plus tard, a siégé à mes côtés à l'Académie française ! », rembo-

binait le quotidien régional pour ses 80 ans. Alors, quand, le 21 juin 2001, il est élu au premier tour à l'Académie française (20^e fauteuil), succédant à José Cabanis, il amène avec lui un peu de Nice et des Niçois sous la Coupole.

Il se souvenait ainsi avoir été recruté en 1961 par l'édition corse du groupe Nice-Matin avant de rejoindre la locale de Nice trois ou quatre ans plus tard.

En 2004, il prononce le « Discours sur la vertu ». Mais quelle était-elle pour ce fils de berger insulaire qui ne supportait pas le panurgisme ? Pour ce jeune homme ayant échoué au bac pour une mauvaise note en composition française mais amoureux plus que tout d'un bon usage de la langue française ?

Tout le paradoxe, in fine, d'Angelo Rinaldi, critique redouté – à L'Express, au Point, au Nouvel Observateur –, responsable du Figaro Littéraire et écrivain reconnu (Prix Femina 1971), qui avait une réelle aversion pour la facilité littéraire.

S'il exprime une certaine admiration pour quelques auteurs rares, il exècre les auteurs à la mode ou les prix au rabais. Ainsi, il tire à boulets rouges sur Georges Sime-

non, « le zéro de la pensée » ou encore sur le prix Goncourt. Le critique était ainsi. Craint et courtisé à la fois. Mais Angelo Rinaldi savait l'affronter en écrivant lui-même. Un courage remarquable qu'il a su conserver jusqu'au dernier jour de son existence, le 7 mai 2025.



« Le journal intime est assez souvent la revanche des ratés, qui espèrent que leur humeur sera prise pour l'élan vital qui leur a manqué ».

Nice magazine

Mairie de Nice
5, rue de l'Hôtel de Ville
06364 Nice Cedex 4

Directeur de la publication

Christian ESTROSI

Co-directeur de la publication

Nathalie BOLOT

Rédacteur en chef

Jean-François MALATESTA

Rédacteurs en chef adjoints

Jean-Yves SABATIER ;

Yann DELANOË

Graphiste

Serge FAVREAU

A collaboré à ce numéro :

Rédaction

Jean-François MALATESTA

Photos

Ville de Nice ; Julien VÉRAN ;
David NOUY ; Philippe VIGLIETTI ;
Luc Josia-ALBERTINI ;
Pascal SEGRETTE ;
Ghislain MARIETTE ;
DR

Impression : Groupe Maury Imprimeur,
BP 12, ZI route d'étampes,
45331 Malesherbes cedex

Diffusion

SARL Spano Logistique
Allée des architectes zi secteur d 10
06700 St-Laurent-du-Var

Dépôt légal à parution

Tirage : 250 000 exemplaires

